

Les mots de Belleville, passage de l'Atlas

La rue de l'Atlas se prolonge par une impasse restaurée qui abrite *le MOTif*, le conservatoire du Livre et de l'écrit, mis en place 6 Villa Marcel Lods, par la Région Île de France depuis. Notre 40^{ème} réunion « **Créativités & Territoires** » s'est déroulée le 17 avril, soit le 28^{ème} jour du mois de Germinal qui, dans le calendrier républicain français, était le jour dédié à la Pensée, cette violette du souvenir.

Ce même jour, les Canadiens fêtent la bienheureuse Catherine Tekakwitha, née dans une tribu indienne, baptisée le jour de Pâques, première Amérindienne à accéder à la canonisation en 1980, soit trois cents ans après son décès.

En apparence, ce vrac d'informations insolites ne forme pas pertinence. Et pourtant... Nous avons abordé dans l'ordre : la germination éditoriale sur le territoire de l'Île de France, la lutte des petites revues qui continuent à embaumer comme autant de **violettes de papier**, le corps dansant de la **culture marseillaise** et de la marche séculaire de la **pensée philosophique** vers la reconnaissance publique.

Nous travaillions dans un entresol dépouillé d'artifices, discutant autour d'une table polie par une belle lumière d'avril. Plus loin, quelques chaises orangées formaient motif à engager d'autres dialogues. Belleville à son entour, naguère résidence des rois mérovingiens, était nommée jusqu'au VII^{ème} siècle, la Montagne sauvage. La rue, puis le passage de l'Atlas, du nom de la montagne marocaine, forment les veines exotiques de cette colline de Belleville, rebaptisées à la fin du XIX^{ème} siècle au travers de l'aventure coloniale. Désormais réunies à Paris, elles constituent des sentes paisibles, à l'écart de l'industriel quartier asiatique qui se déploie sur le carrefour métropolitain. De part et d'autre du boulevard, nichées dans le lacis des rues qui montent et descendent la colline, des initiatives créatives restent dans l'incognito, telle le Lavoir du Buisson Saint-Louis qui, depuis trente ans, réunit un habitat collectif d'une quinzaine de familles sur le site reconfiguré d'un ancien lavoir industriel^[1].

La résistance des revues

Reçus par le MOTif, la discussion a d'abord porté sur le rôle et le renouvellement des revues, dans cette écriture subtile des avant-gardes, qui rappelle l'humour de certaines affiches-action de mai 1968 : « Tout slogan sera puni »^[2].

Le MOTif, présenté par Élodie Ficot, correspond à l'observatoire du Livre en Région Île de France, lancé en 2007 à l'initiative du député européen Vert Yves Frémion^[3], premier président de la structure. Paradoxalement, alors que l'Île de France pullule d'innovations éditoriales et offre à l'étal quelque neuf cents revues, la Région capitale, riche de cette force constitutive, ne se souciait guère de soutenir les revues de qualité, tant la logique des flux lui paraissait cohérente. Cette politique s'expliquait en partie par le rattachement de la majorité des revues de recherche (environ quatre cents) aux foyers universitaires, à budgets propres. Dans cette carence, certaines revues parisiennes, telle *Zulma*, a donc fait le choix de perdurer en province, où les politiques d'accueil éditoriales des régions sont favorables. Désormais, la Région Île de France est un acteur majeur de l'accompagnement des revues (une centaine de revues aidées), encourage les créations et accorde des subventions de fonctionnement. Le MOTif

travaille à sensibiliser les élus au travers les départements et œuvre à façon auprès des bibliothèques.

Cet accompagnement est également conçu comme un outil d'observation des tendances de l'édition et révélateur à plus d'un titre des mouvements de fonds de la création et du lectorat.

En première observance, et ce, malgré les pressions des industries numériques, les revues « papier » persistent grâce à une politique d'alliance subtile avec des sites « compagnons » (telle la revue *Vacarme*). Par un contournement que les financeurs internautes ont du mal à admettre, on peut même dire que la revue CAIRN (CNRS) est allée sur le web pour pouvoir continuer à diffuser sur papier.

Deux représentants de ces revues étaient présents : l'éditeur André Chabin de l'association *Entrevues*, secrétaire général de *la Revue des Revues* et l'écrivain Raphaël Meltz, directeur de publication du *Tigre*. Pour André Chabin, la revue, cet objet littéraire « bizarre, éphémère et non identifié » participe de la vitalité diversifiée de la pensée.

Pour exemple, *Le Tigre* est un magazine illustré en couleur, lancé à Paris en 2006, qui atteint aujourd'hui son 27^{ème} numéro sans publicité. Distribué dans une soixantaine de librairies sur la France, il n'est actuellement pas vendu dans les trente six mille kiosques dans la mesure où le système aléatoire de cette vente, par le retour des invendus, génère pour l'éditeur un surcoût de fabrication. Les choix éditoriaux du *Tigre*, attentifs à une esthétique multiple et vintage, par le récit et l'humour décalé des images, correspondent à une cohérence éthique. L'éthique et l'esthétique coopèrent également sur des choix que travailler exclusivement sur logiciels libres (Linux) et préserver la part du rêve dans la structuration de la revue. *Le Tigre* en effet refuse un logique de l'accroche journalistique (le must des écoles et des journaux télévisés) et traduit sur des logiques de composition une volonté de maîtrise totale de la chaîne de fabrication. Naguère Clémenceau, porteur du même surnom, n'eut pas pensé mieux.

Ent'revues est une association française créée en 1986 pour la promotion des revues culturelles, scientifiques et littéraires francophones, et l'étude du « phénomène revue ». Elle organise le Salon de la revue, publie *la Revue des revues* depuis 1986^[4], Aux côtés de la Fondation Maison des sciences de l'homme, *Ent'revues* a participé à la création du portail Place des revues qui est un site collaboratif dédié aux revues contemporaines. L'association a été chargée en 1990 par le Centre national du Livre d'un rapport sur son système d'aide aux revues. En 1992, elle a rédigé une enquête « les nouvelles revues de sciences humaines et sociales (1985-1990) » pour le Ministère de la recherche et de la Technologie.

On peut donc penser que la situation des revues reste vivace tant pour la conception que le lectorat qui se diversifie, lassé de devoir situer ses yeux sur Google plutôt que ses pas comme Walter Benjamin cet amoureux des passages et du cosmopolitisme urbain.

De fait, le danger qui guette les éditeurs de revues n'est pas tant l'épuisement du lectorat, mais se situe paradoxalement dans le relais des structures qui sont censées remplir le rôle d'éveil et de passeur. Interface de la librairie, la bibliothèque remplit parfois mal son rôle : la Ville de Paris n'est abonnée qu'à une douzaine de revues littéraires (sans aucun abonnement de poésie), comme si la pensée se concentrait

prioritairement sur les sciences humaines, mieux dotées. Parmi les revues dont la Ville s'attache les parutions, la plupart des titres sont anciens, voire déconnectés de la création contemporaine. Par ailleurs, les responsables de revues s'indignent de l'abondance des revues répétitives consacrées à la cuisine ou aux voyages, et suggèrent qu'un quota de cinq pour cent de l'argent public des bibliothèques soit dédié au développement d'un fonds créatif « petites revues ».

Nous avons peu abordé les bibliothèques de banlieue mais elles semblent plus imaginatives et attentives à comprendre et attirer un lectorat complexe, tant du point de vue des âges, des sexes que des cultures métissées. Ces remarques prennent une toute autre ampleur en province, où le lectorat apparaît tantôt très érudit, tantôt inexistant : les communes rurales ont imaginé des lectures communes, des bibliobus, des prêts spécifiques qui sont des initiatives mondialisées qui offrent une vraie pertinence locale. Si les revues provinciales en résidence font leur miel des territoires et restent relativement bien distribuées et lues, les revues issues des territoires francophones, souvent de très haute qualité littéraire, sont dramatiquement absentes des structures de la lecture publique métropolitaines.^[5] Nous avons déjà remarqué lors de la rencontre « **Topographies de l'art** » (38^{ème} rencontre, 4 janvier 2013) cette absence de la créativité francophone dans l'enseignement : malgré les essais de Glissant et la qualité des œuvres de fiction (Liban, Maghreb, Antilles, Québec particulièrement)^[6] la raréfaction des revues en bibliothèque porte en partie la responsabilité de ce constat.

Pour dépasser le seul relais des bibliothèques, Pierre Aussage (*Nemawashi*) signale qu'au Japon les revues sont placées dans les gares, eu égard à la diversité culturelle des voyageurs.

Marseille en ses quartiers

Le sociologue Christophe Apprill travaille pour l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Il est par ailleurs danseur et accompagne sa pensée de ce développement du geste dans un espace qui se recompose et configure l'expression spatiale des passants. L'attention qu'il porte au geste vivant lui fait remarquer l'absence de studio de danse à Marseille, comme si les corps vivants et en mouvement, malgré le frottement du bal populaire et de la rue, avait du mal à se faire accepter dans la cité.

Cette remarque a son importance : l'essayiste Paul Valéry ^[7] soulignait voici un siècle que la danse reste un art particulier, « le plaisir de danser dégage autour de soi le plaisir de voire danser ». En ce sens, la danse est une discipline du regard et du respect de l'autre par le corps. Par ailleurs, en danse, le repos n'a pas de place, ce qui peut expliquer son attraction pour l'éphémère et le populaire mêlés. Certains créateurs ressentent toujours cette nécessité du ballet des corps : *Le Bal* mis en scène par Ettore Scola en 1983 forme l'intersection du théâtre et du cinéma et le succès international rencontré par *Les Fables à la Fontaine* d'Annie Sellem crée des passerelles en danse^[8]. Dans un esprit analogue, les jeunes de Tunis ont dansé le *Harlem Shake* dans les rues pour conspuer en 2013 la censure des intégristes.

Dans une époque où l'oralité se développe, forte d'images et de sons plutôt que de textes ciselés, la danse, parent pauvre du théâtre, revient en force. La Méditerranée, espace mêlé des chants et des danses, y retrouve son corps intime, suggérant que la

théâtralisation urbaine nie, par la concentration des mots, la précarité d'équilibre de certains quartiers.

Cependant, Marseille (après les exemples d'Hambourg et de Tübingen), avait su intelligemment miser sur ses friches, dans la transformation de l'industrie vers la culture musicale et plastique : la Friche *Belle de mai* créée en 1993 a porté le slogan : « la friche fabrique de la ville ». Cette idée forte que notre amie Fazette Bordage a popularisée (*Le Confort moderne* et *Mains d'œuvres*) avec des équipes internationales durant quelque vingt ans ne semble plus, pour Christophe Apprill en adéquation avec les territoires composites marseillais, mités de banlieues sordides, sans aucuns équipements culturels. Pour exemple, les quartiers Est, riches de quelque deux cent mille personnes, ne peuvent compter que sur une seule bibliothèque ce qui relativise d'autant plus la problématique de l'édition des revues. Dans le conflit urbain de la chair et la pierre, que relaient les tenants de la « vitrine marseillaise », Marseille tient une place inédite qui laisse perplexe l'observateur.

Au delà des efforts collectifs et des bonnes volontés qui, comme le réalisateur Robert Guédiguian,^[9] filme les métamorphoses de la cité de son enfance, Marseille reste une « ville d'usure », de conflits, une ville « qui ne s'aime pas ». Marseille, ville aux scénarios multiples, témoigne également de la cacophonie de ses réseaux culturels désengagés de l'action sociale, du *burn-out* des acteurs de l'accompagnement artistique (théâtre, édition, musées et expositions), de la crise de l'éducation populaire et, en bref, se refuse à être la vitrine béate de la patrimonialisation des Suds qui se préfèrent dans le vocabulaire actuel, plus méditerranéens qu'arabes. Dans ces espaces dont on parle désormais à grand renfort de photographies de presse, le marketing culturel se heurte aux réalités du terrain : des quartiers Nord explosés, une rénovation urbaine très difficile, pas d'études sur les publics et la réception culturelle alors que l'expression artistique de Marseille se ghettoïse. La thèse de doctorat de Nicolas Maisetti, intervenant au colloque de Tunis *Ressources de la Créativité*^[10], questionne en convergence la « normalisation des quartiers » marseillais.

Marseille, à l'heure des bons bilans de son profil européen, résume son passé industriel, son rapport à la mer et ses relations compliquées avec le pouvoir central par quelques lieux touristiques emblématiques, comme L'Estaque, le Vieux-Port, le fort Saint-Jean et le quartier du Panier : la Vieille Charité et le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée renforcent l'ordonnement culturel. Or, comme Dominique Doré résume avec humour : « là où rien ne pousse, là se trouve la créativité » !

Philosophie en fête et Fête de la Philosophie

Daniel Ramirez, créateur du premier Café Philo parisien en 1997, nous explique qu'il est vain d'opposer les philosophies populaires à la philosophie universitaire, dans la mesure où cette discipline demeure un outil au service du citoyen. Naguère titulaire d'une thèse relative à « l'Éthique et l'identité culturelle », Daniel Ramirez, comme naguère Saint Paul le signale pour le prêche, considère que les lieux publics sont propices aux dialogues de la sagesse. Dans la distinction négative que Deleuze introduit entre l'arbre des savoirs et les rhizomes secrets, le philosophe ne doit pas choisir : la ramure ne recouvre t'elle pas exactement l'empreinte des racines ? L'écrivain, le philosophe, l'artiste sont des créateurs réticulaires.

Francis Cransac offre un cheminement de pensées et d'actes proches : organisateur depuis 1994 des Rencontres d'Aubrac (18^{ème} édition) à Saint Urcize, résidences littéraires, fécondes et « improbables » selon *Le Monde*^[11], acteur engagé du maillage des territoires avec les humanités, nouveau responsable de la programmation de l'Auditorium du Louvre, cet ancien instituteur lance pour Floréal 2013 une Fête de la Philo ^[12] qui va danser comme une cigale sur trois semaines françaises. L'Aubrac granitique, pays d'élevage et de volcans, cherche aujourd'hui à se doter d'une charte culturelle et devenir le premier Parc naturel Européen. Francis Cransac, proche de conteurs tels que Bruno de la Salle, anime la revue *des Arts de la Parole*. Un lieu, des hommes, des récits.

La Fête de la Philo qui donne du temps de la réflexion au temps de la manifestation, répond à la Fête contrapuntique de la Musique. L'organisation de cette Fête plurielle va s'effectuer jusqu'au dernier moment avec les grands médias, la FNAC mais espère également travailler avec les revues, les associations citoyennes, les associations féministes, les écoles, les cercles de pensée. Penser autrement, penser à côté, penser pour décontaminer son cerveau du prêt à penser.

La philosophie est un **être pérégrin** : elle franchit la barrière de la salle de classes, et traverse allègrement tous les Collèges internationaux de philosophie. De même, la Fête de la philo ne se limite pas à la période du 25 mai au 17 juin. Des événements peuvent être proposés tout au long de l'année de façon à promouvoir une philosophie vivante, spontanée et toujours en mouvement. La Fête de la Philo mobilise l'Institut du Monde arabe, la SNCF, les grandes places qu'elle débaptise pour un jour de débats (la ville de Vouillé va en inaugurer l'expérience), le syndicat des libraires, l'Institut national de l'Audiovisuel...

Il faut penser en images, en gestes et en sons de la nature, au delà des concepts qui ressemblent à des buis taillés. Germinal, mois de la pensée...

Cet essai aux cent fleurs rappelle cette phrase prémonitoire du compositeur Paul Dukas : « Depuis ces vingt dernières années, il semble que les limites extrêmes aient été atteintes. Quelle sera la nouvelle formule d'art ? Il faudra retourner aux sources mêmes, à la simplicité, pour trouver quelque chose de véritablement neuf. Le contrepoint ? Là, sans doute, se trouve l'avenir. »

De la Montagne sauvage à la montagne magique

En conclusion je voudrais reprendre quelques figures de la discussion et passer de la transmission des savoirs, à cette « apprenance » fluide (Hélène Trocmé-Fabre) qui modifie l'élève, le professeur et l'espace de la parole. Nous cherchons à ne pas séparer la culture savante d'une culture populaire enfouie dans ses expressions fondamentales : expression écrite de qualité, philosophie, « dialogues en humanité » pour reprendre l'expression qui fait florès à Lyon depuis quelques années. Ces principes s'expriment aussi bien par une attention constante à de la diversité de la langue française qu'à son imaginaire (imagé et imageant), gage de sa séduction et de son essor au monde. Comme le souligne André Chabin, les revues de qualité, contrepoints collectifs des blogs, resteront attachées au papier et utiliseront le medium internet, comme le moyen de revenir encore et encore, à ce lien sensuel qui unit constitutivement l'œil au toucher, l'esthétique et l'éthique du travail bien fait. Dans une dynamique analogue, signaler la persévérance du *Livre pauvre* de Daniel Leuwers qui, de Tours, construit à partir de trois feuillets de riches dialogues entre un peintre et un auteur.

Malgré la pression des industries culturelles du « tout numérique », ces initiatives arborent souvent des noms concrets issus du mouvement et du règne animal : *le Geste* (revue ressuscitée de l'oubli, grâce à de nouvelles lectures), *le Tigre*, *la Femelle du Requin*... qui contrastent merveilleusement avec les sigles et codes barres dont les laboratoires universitaires, shootés à l'industrie, abusent à l'envi. Beau patronage que ces « hirsutes » ou « vilains bonshommes », comme Charles Cros aimait à décrire sous la Commune de Paris, son club débridé d'intelligences sensibles.^[13] Si les laboratoires de recherche s'employaient à définir leurs ambitions par des surnoms poétiques, tels que *la Montagne magique* ou *la Pensée sauvage*, ils seraient infiniment plus attractifs pour les étudiants. Citons à Marseille le collectif (sociologues, géographes, artistes) *Pensons le Matin*^[14], qui se présente comme un espace de réflexion et de débat citoyen sur le lien entre la culture et la « gentrification ».

Désormais, les éditeurs créatifs rivalisent avec les lucioles du monde de la mode (*la Fiancée du Mékong*, *Armor lux*, *les Éditions de l'Éclat*, *Kiteje* sonnent plus clair à l'esprit qu'*Auchan*, *Fnac* ou *Ikea*) et ce retour de l'imaginaire associé au vivant nous réjouit. Progressivement, les discussions qui opposent les industries culturelles avec la petite production artisanale commencent à être entendues au niveau des Régions. La crise favorise les émergences comme la contagion, les très petites structures comme les regroupements quantitatifs. Marc Tirel, aventurier du web et formateur, se définit comme « facilitateur d'émergences innovantes », mais également préoccupé des phénomènes de contagion qu'ils soient de nature biologique, technologique et au final de société.

Ces remarques commencent à percer sous le manteau d'hiver des laboratoires des sciences dures, qui sommés depuis quelques années de « produire pour innover », zappaient parfois l'indispensable jachère fleurie des sciences humaines.

Innover suppose un meilleur classement sur l'échelle de Shanghai^[15], trop rapidement indexée sur les références américaines à comité de lecture international. Cette ambition à court terme surfe sur des traductions en anglais, tributaires un vocabulaire

informatif appauvri que l'historien Lucien Febvre, créateur *des Annales* dans les années 1930, ne l'eut pas supporté. Nous sommes depuis quelques semaines, sous couvert d'une innovation mal pensée, spectateurs d'une initiative ministérielle d'enseigner en anglais dans les universités françaises.

Il y a des impensés de l'innovation : la créativité, comme ressource, pallie ces impensés par le buissonnement des possibles. Si la traduction est un art, le style de la langue maternelle révèle encore plus que son auteur la culture nationale (ou la civilisation) que son écriture révèle. La linguiste Hélène Trocmé-Fabre soulignait dans son dernier ouvrage « Le langage et le vivant »^[16], que la langue vivante ou conceptualisée renforce ou étouffe en mort lente la pensée. Citant un de ses ouvrages précédents *Né pour apprendre*, cette chercheuse n'a pu le faire traduire en chinois car l'idéogramme de « naître » est le même que celui d'« apprendre »... un trait de pensée qui signifie bien la distance entre la symbolique et la linguistique.

La traduction fait partie des arts en expansion comme la danse.

Sylvie Dallet, Floréal 2013

[1] Merci à Dominique Doré de m'avoir fait entrer dans ce havre.

[2] La Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (BDIC) a organisé sur le thème « Affiches-Action » une belle exposition aux Invalides de novembre 2012 à février 2013.

[3] Yves Frémion est un homme politique (Verts) critique de BD et auteur indépendant, installé depuis longtemps à Belleville. Il collabore aux revues Hara Kiri, Fluide Glacial... sous les différents pseudonymes : Art(h)ur Conan Doc, Batteste Monokini, Bethsabée Mouchot, Hassen Seffaf, Yvan E. Frémov, Jean-Edern Hyerestation-du-RER, Laurent Tharbes, Les Frères L. et D. Corson de Rojayheart, Max de Blé, Noël Hobalcon & Paco Tison, Théophraste Épistolier, Yves Frémion de la Fermez, Yves Mousse, et le pseudonyme collectif Colonel Durruti1 qu'il partage avec Emmanuel Jouanne.

[4] L'association Entrevues anime un site internet www.entrevues.org. Entre information, réflexion, expertise et promotion des revues culturelles. Le site www.entrevues.org comprend un annuaire régulièrement actualisé (plus de 2 700 notices, correspondant à plus de 2 300 revues francophones vivantes) et diverses rubriques d'actualité.

[5] Pour référence complémentaire, le premier colloque du séminaire « Savoirs créatifs, savoirs migrants » portait le titre prémonitoire « Bibliothèques et transmissions des savoirs aujourd'hui : pour une éthique des savoirs créatifs ? » (partenariats : CHCSC-UVSQ, Institut Charles Cros, Médiadix, Maison des Sciences de l'Homme Paris-Nord, 4 mai 2012, coresponsabilité scientifique Sylvie Dallet/Sylvie Ducas).

[6] L'université de Cergy-Pontoise, au travers son laboratoire de recherche transdisciplinaire Centre de Recherche Texte et Francophonies, conduit un beau combat pour la reconnaissance des expressions francophones.

[7] Paul Valéry, *Degas, danse, dessin*, Gallimard, 1938.

[8] Après avoir suscité des vocations chorégraphiques à partir des Fables de la Fontaine, Annie Sellem, « militante de l'élargissement des publics », a consigné scrupuleusement les minutes de l'expérience, laissant une trace écrite rare qui réconcilie la musique des mots avec le ressenti des corps.

[9] Ancré à Montreuil comme producteur, scénariste et auteur, Guédiguian a quitté sa ville natale pour mieux la magnifier au cinéma (*La Ville est tranquille*, 2001).

[10] Colloque international Tunis / université de la Manouba les 12 & 13 avril 2013, *Ressources de la Créativité* (partenariats : Institut Charles Cros MSHPN, CHCSC-UVSQ, CRTF-U Cergy Pontoise, Institut Français de Tunis), dans le cadre du séminaire nomade *Savoirs créatifs, savoirs migrants*.

[11] « L'Aubrac est peut-être le lieu où oser l'impossible. » (P.J. Catinchi, *Le Monde*)

[12] Fête de la Philo, site internet et mail: fdlp@community.fr. Pour promouvoir la Fête de la Philo, vous pouvez télécharger dans la section Espace Pro des KITS contenant différents outils de communication à utiliser pour labelliser chacune de vos actions ou manifestations.

^[13] De même, l'Institut Charles Cros s'est placé sous la bienveillante tutelle d'un poète, brancardier sous la Commune de Paris, enseignant chez les Sourds Muets, inventeur de la photographie couleur (avant Edison), de l'enregistrement sonore (avant Edison) et d'une grammaire du sanscrit (avant toute l'Europe).

^[14] <http://www.pensonslematin.org>

^[15] Cf. le pamphlet Dallet 2009 « Objets de pesée et natures mortes » et sur le web, histoireuniversites.blog.lemonde.fr/.../sylvie_dallet_article_shanghai.

^[16] Hélène Trocmé-Fabre *Le langage et le vivant*, 2013